

La correspondance lat. *crēdō* : skr. *śradadhā-* et le nom indo-européen du "coeur"

Le verbe latin *credere* compte parmi les survivances de la portion la plus ancienne du lexique indo-européen. Il y a, en effet, une présomption d'archaïsme dans la répartition géographique des données : A côté de lat. *crēdō*, v.irl. *cretim* et, à l'autre extrémité du domaine, skr. *śrad-dhā-* et av. *zraz-dā-* appartiennent à des aires marginales (cf. E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. 1, Paris 1969, 172). La parenté des formes italo-celtiques et indo-iraniennes paraît incontestable en dépit de points obscurs dans le détail de l'évolution phonétique. Du point de vue formel et fonctionnel, le témoignage du védique et de l'aveistique révèle d'emblée la nature première de l'expression. I.-e. **kred-dhē-* ne présente pas les caractéristiques d'un terme simple, mais au contraire d'un syntagme bipartite. Un élément verbal **dhē-* "placer, poser" reçoit une détermination nominale **kred-*, non immédiatement identifiable. Le latin *crēdō* procède donc de la soudure de deux unités, libres à l'origine. L'autonomie des composantes du complexe **kred-dhē-* ressort de la façon la plus nette du comportement de véd. *śrad-dhā-* et de av. *zraz-dā-*. Dans les deux rameaux du groupe indo-iranien, les textes offrent des exemples de la dissociation des éléments du syntagme. On lit ainsi RV 2, 12, 5 (à Indra) : *śrad asmai dhatta* "croyez en lui!" et Yt. 9, 26 : *yā mē daēnam ... zrasča dāt apiča aotāt* "pour qu'elle croie à ma religion et la comprenne". Par conséquent, l'examen du rapport entre **kred* et **dhē-* ne relève pas de l'étude des composés, mais de la syntaxe de phrase. On a affaire à un vieux juxtaposé (1). L'aveistique conserve d'autres représentants du type; en particulier, la présence de *-dā-* caractérise *maz-dā-*, gāth. *maz-dā-* "graver dans la mémoire; garder en mémoire". L'indéclinable *maz-* n'a pas d'étymologie certaine. En face d'une filiation i.-e. **mndh-dhē-* (cf. gr. *μανηειν*) > i.-ir. **maδ-dhā-* > av. *maz-dā-* entre en considération une restitution i.-e. **mns-dhē-* (cf. skr. *mānaḥ*, gr. *μνος*) > i.-ir. **maz-dhā-* > av. *maz-dā-* (2). Une expression du vocabulaire religieux s'inscrit dans le même contexte linguistique : c'est av. *yaož-dā-*, prop. "normaliser", puis "purifier". Particularité notable, i.-e. **yous*, comme **kred*, survit dans les langes périphériques (3). En dehors de l'iranien, les matériaux de la comparaison proviennent du sanskrit (*yoh* "prospérité, bonheur") et du latin (*iūs* "le droit"). Non seulement le destin des termes à l'époque de la constitu-

tion des dialectes, mais aussi les modalités d'emploi établissent un lien entre *kred-dhē- et *yous-dhē-. L'un et l'autre admettent, dans le discours, l'intercalation d'un ou plusieurs mots entre leurs constituants. C'est le cas, pour yaož-dā-, dans le Yasna 44, 9 (lecture de Chr. Bartholomae; cf. la note 2, Altiran. Wb. 1234). Pareillement, un membre de la proposition sépare mas et le verbe dā-, Y. 9, 31.

Le statut de juxtaposé de *kred-dhē- conditionne le traitement phonétique des formes en contact. Les groupes de sons n'évoluent pas toujours identiquement à l'intérieur d'un mot, à la jonction des parties d'un composé et à la frontière des unités constitutives de l'énoncé. Le complexe -d- + -dh- a des aboutissements distincts dans i.-e. *de-d(e)-dhi "donne" > i.-ir. *dazdhi > skr. dehi (cf. av. dazdi) et dans i.-e. *kred-dhē- > skr. śradhā- (4). De même, dans la branche italique, le passage de *kred-dh- à lat. crēd- (sans doute par un intermédiaire *krezd- : cf. *ni-zd-os > nīdus) apparaît comme spécifique en regard de la relation *iuddhos (de *iudh- + -tos) > iussus, *bhiddhos (de *bhidh- + -tos) > fisus (voir M. Leumann, Lat. Laut- und Formenlehre, Munich 1926-1928, 136-137). Il y a donc, en latin comme en indien, une différence entre le sandhi interne et externe. Au delà de cette observation, l'histoire des formes demeure conjecturale. O. Szemerényi tente cependant une restitution du processus de transformation de *kreddhi-dhēmi en crēdo (Archivum Linguist. 4, 1952, 49-51 et Glotta 38, 1960, 245 n. 2). Plus prudent, A. Meillet renonce à se prononcer (A. Ernout - A. Meillet, Dict. étym. lat.⁴, s. v. crēdo). Les obscurités de détail ne mettent néanmoins pas en cause la parenté de lat. crēdō et de skr. śrad-dhā-. A côté des indices matériels, le parallélisme des emplois manifeste une communauté d'origine. En effet, en dépit de la spécialisation juridique du représentant latin, G. Dumézil note des symétries dans les champs conceptuels de crēdō et śrad-dhā- (Quaestiunculae indo-italicae. 6.: Hommages à L. Herrmann, 1960, 323-329).

Le problème de l'étymologie de *kred- nourrit une controverse déjà ancienne. En 1875, J. Darmesteter propose un rapprochement avec le nom du "cœur" (lat. cord-), MSL 3, 52-55 = Études iraniennes II, Paris 1883, 119-122. De fait, les formes concordent, sous le rapport du consonantisme, en latin et en avestique : d'une part crēd- et cord-, de l'autre zraz- (pour *zrad-) et zərəd-. En revanche, les données indiennes présentent un caractère hétérogène : respectivement śrad- et hrd-. Ainsi, le traitement comparatif de l'ensemble des matériaux ne

conduit pas à la reconstruction d'un prototype unique. D'un côté, lat. crēd-, cord- et skr. śrad- reflètent, avec des vocalismes divers, une structure *krd- primitive. De l'autre, av. zraz-, zərəd- et skr. hrd- témoignent de l'existence d'un modèle préhistorique *ghrd-. Les vues de J. Darmesteter ont des répercussions immédiates sur l'histoire des termes en indo-iranien. En effet, l'identification, au point de vue étymologique, de av. zraz- et zərəd- exclut l'équation av. zrazdā- : skr. śradhdhā-. L'indien et l'iranien auraient des locutions très proches, mais non exactement superposables. Au XXe siècle, cette thèse trouve des défenseurs en Hans-Werbin Köhler (Śrad-dha in der vedischen und altbuddhistischen Literatur, thèse Goettingue, 1948), G. Dumézil (o.c. 323 n. 3) et M. Mayrhofer (Kurzg. etym. Wb. Ai. s.v. śrad-dhā-). En revanche, à la suite d'A. Ernout (Skr. śrad-dhā, lat. crēdō, irl. cretim : Mélanges S. Lévi, 1911, 85-89), A. Meillet (A propos de avestique zrazdā- : MSL 18, 1912, 60-64), J. Pokorný (Idg. etym. Wb. I. s.v. kered) et E. Benveniste (o.c. 177-178) rejettent catégoriquement l'idée d'une parenté entre lat. crēdō et cord-. Pour le dernier auteur, l'hypothèse de J. Darmesteter fait difficulté à la fois au niveau des formes et sur le plan sémantique. Fort de l'argumentation d'A. Meillet (cf. infra), E. Benveniste admet sans autre examen un antécédent *srazdā de av. zrazdā (o.c. 172). Le procès *sraz- > zraz- constituerait un cas d'assimilation régressive. Dans cette perspective, la concordance de zraz- et zərəd- sous le rapport de l'initiale z- apparaîtrait comme secondaire et non pertinente. Le contraste de skr. śrad et hrd- aurait ainsi un pendant exact dans iran. *srad et zərəd-. Même dans les langues occidentales, la différence de vocalisme entre *kred- et *krd- plaiderait en faveur de l'irréductibilité des termes. Enfin, le sens de i.-e. *krd-, nom du "coeur" comme organe, ne permettrait pas la constitution d'une périphrase à caractère métaphorique du type "mettre son coeur en quelqu'un".

Les arguments d'E. Benveniste résument et renforcent la position des adversaires de l'étymologie par le nom du "coeur". Cependant, une donnée nouvelle ranime le débat et ouvre la voie à une révision de toute la question. En effet, l'article śradhdhā du dictionnaire étymologique de M. Mayrhofer enregistre v.-p. *drāzdā- "gläubig" attesté indirectement par adrāzdā (Esdras 7, 23; voir le commentaire de P. Nöber : *Biblische Zeitschrift* (Paderborn) 2, 1958, 133-138). Le témoignage du perse authentifie le z- initial de av. zrazdā- et prouve le trait sonore de la consonne en iranien commun (5). Par conséquent, dans le cadre d'une explication phonétique, les faits indiquent pour le processus d'assimilation un

terminus post quem - la fin de l'unité indo-iranienne -- et un terminus ante quem - l'iranien commun. A. Meillet justifie le changement *srazdā->*zrazdā- à l'époque préhistorique par la persistance d'une particularité de date indo-européenne (MSL 18, 1912, 60-64). L'inexistence, dans l'inventaire des racines, de spécimens de structure TeDH- ou DHeT- supposerait une action régulatrice du type TeDH->DHeDH- ou DHeT->DHeDH- au stade proto-indo-européen. Ainsi, le linguiste français envisage un ancêtre *peudh- ou *bheut- de *bheudh- "percevoir, remarquer". Évidemment, pareilles restitutions échappent à la vérification. D'ailleurs, *kred-dhē- pose un problème délicat par le fait du maintien de la sourde initiale en latin et en sanskrit. Selon A. Meillet, la tmèse fréquente de śrad dhā- en védique empêcherait l'assimilation. En avestique, en revanche, le grand nombre de formes nominales inséparables (zrazdā- adj., zrazdāiti- f., zrazdātama- adj., zrazdīšta- adj.) favoriserait la transformation. Le défaut de l'argumentation vient de la confusion des niveaux chronologiques. La possibilité du passage de *peudh- à *bheudh- appartient à la préhistoire. Or, en iranien, les parties de *zrazdā- jouissaient certainement d'une large autonomie, comme les composantes de śrad-dhā- dans le Rigveda. Une trace du comportement ancien subsiste, du reste, dans le syntagme zrasča dāt, Yt. 9, 26 (cf. supra). En définitive, l'hypothèse d'une assimilation de *srazdā- en zrazdā- ne résiste donc pas à l'analyse. Par suite, d'une part skr. śrad-dhā- et av. zrazdā- ne constituent pas une correspondance régulière, mais d'autre part le z- de zraz- marche avec le z- de zərəd-. Sur le plan de la forme, l'idée d'une parenté étymologique entre zrazdā- et le nom du "cœur" gagne en légitimité. Reste la divergence de la structure syllabique. On a d'un côté le degré plein du suffixe de racine dans av. zraz-, skr. śrad-, lat. crēd-, de l'autre le degré zéro radical et suffixal dans av. zərəd-, skr. hrd-, lat. cord-. L'opposition manifesterait l'existence de deux lexèmes distincts, car "même dans le groupe occidental où la forme se présente avec initiale k-, nous trouvons pour "cœur" *kerd, *kord, *krd (degré zéro), mais jamais *kred" (E. Benveniste, o.c. 178). En réalité, l'affirmation a besoin d'un correctif. Assurément, les reflets de *kerd- et surtout de *krd- prédominent, mais pour autant n'éclipsent pas tout à fait *kred- : A côté de *kērd- dans got. hairto, gr. κῆρ, arm. širt, et de *krd- dans lat. cor, v.irl. cride, lit. širdis, v.sl. srūdica, les faits britanniques attestent *kred-. En effet, un prototype *kred-io-m a chance de rendre compte de gall. craidd "Mittelpunkt" et de corn. cre(y)s, bret. kreiz "Mitte" (cf. J. Pokorny, Idg. etym. Wb. s.v. kered-).

L'alternance *krd- / *kred- a un écho dans les variantes dialectales de gr. κράτος "force" (<*krt-), éol. κρέτος "id." (<*kret-). Avec un suffixe sonantique, *su-l- "soleil" survit dans le dérivé v.sl. slūnice en face de *su-el- dans véd. svār = av. hvarə. Un balancement comparable ressort du rapprochement de *dhur- (gr. θύρα "porte") et de *dhuēr- (av. dvarə). A l'origine, le jeu des oppositions quantitatives règne à l'intérieur même du paradigme. C'est encore vérifiable dans la flexion du sanskrit dvār- : nom. pl. dvārah / acc. pl. dūrah. A un stade ultérieur ont lieu des procès de nivellement par l'élimination de l'un des termes apophoniques au profit de l'autre. Mais à l'époque archaïque la mobilité d'un lexème comme *kerd-, *krd-, *kred- est tout à fait dans l'ordre des choses. G. Dumézil remarque très justement : "Le thème II *kr-éd- et le thème I *kér-d- (rac. *ker-, élargie en d) sont dans le même rapport que *wr-ég- (grec ἔργω) et *wér-g- (φέρω)" (o.c. 323 n. 3).

En résumé, la réalité phonétique et morphologique ne contredit pas la thèse de l'identité fondamentale entre le premier élément de srād-dhā- et le nom du "coeur". Plus embarrassantes, les implications sémantiques du rapprochement apportent un argument de poids en faveur du non-lieu : "Ce qu'on n'a jamais, en aucune langue indo-européenne ancienne, c'est une locution analytique telle que "mettre son coeur en quelqu'un". [...] il n'y a pas de différence à cet égard entre le coeur et le nom de tout autre organe" (E. Benveniste, o.c. 178). Ce constat est irréfutable, mais repose sur un a priori. On admet d'emblée entre *kred- et *dhē- la relation syntaxique de l'objet au verbe. Cependant, le type le plus archaïque de la flexion nominale indo-européenne offre la possibilité d'une interprétation différente. Anciennement, l'absence de désinence caractérise non seulement le nom.-acc. du neutre sg., mais aussi le loc. sg. Or *kred a toutes les apparences d'un loc. sg. En effet, une structure identique configure véd. s(ú)var "au soleil", véd. udán "dans l'eau", véd. jmán "sur le chemin", av. dvarə "à la porte". Dans le vieux paradigme du nom du "coeur", le locatif occupait sans doute une place importante. Cela expliquerait la réfection fréquente du nom-racine par l'addition de -i- : hitt. gén. kardiaš, skr. hārdi, v.sl. srūdīce, lit. širdis, arm. sirt (<*kērdi), gr. καρδία, v.irl. crīde (<*krd-jo-). Le point de départ de cette dérivation réside peut-être dans la prédominance d'une forme de locatif en -i-. La réinterprétation d'une marque casuelle dans le sens d'une affectation à la fonction suffixale donne également naissance à la catégorie des neutres sigmatiques : D'un

*hédos génitif sg. du nom-racine *héd- (cf. skr. dat. ā-sād-e) procède le nom.-acc. sg. ἔτος (voir E. Schwyzer, Gr. Gr. I, 515). On reconnaît donc derrière les formes historiques un loc. sg. *kerdi, *kr̥di "dans le coeur" et, dans une phase antérieure du développement, une variante *kred. Ces considérations suggèrent pour *kred-dhē- le sens littéral de "mettre dans le coeur". La rection du locatif apparaît comme normale pour les représentants historiques de *dhē-. H. Grassmann recense dans le Rigveda beaucoup d'emplois de dhā- avec un complément de lieu et relève en particulier le type "hineinlegen, hineinsetzen in (L.), wie... Geisteskraft ins Herz" (Wb. z. RV. 661). L'homologue avestique dā- affectionne moins, mais connaît cependant les constructions au locatif (voir Chr. Bartholomae, Altiran. Wb. 715). En outre, le juxtaposé gāth. maz-dā- "mettre dans l'esprit" illustre le même rapport syntaxique et fournit un parallèle à zraz-dā-. Dans l'hypothèse d'un prototype *m̥s-dhē- (cf. supra), la ressemblance des locutions évoque les combinaisons formulaires de zard- (véd. hr̥d-) et mānah- (véd. mānah). L'expression zərə-dācā mānahācā (Y. 31, 12) a des correspondants en védique (RV 1, 61, 2 : hr̥dā mānasā; cf. aussi 1, 171, 2; 6, 28, 5; 7, 98, 2; 10, 177, 1).

L'explication de *kred-dhē- par le locatif du nom du "coeur" ne supprime pas, mais modifie le problème sémantique. La difficulté réside dans la conciliation de l'idée d'un "placement dans le coeur" et de la notion de "croire, avoir confiance" (6). Une histoire du sens est donc nécessaire, et cette entreprise requiert la considération des contextes de véd. śrad-dhā- et de hr̥d- / h̥rdi / hr̥daya- (7). Les emplois de śrad-dhā- d'un côté, de hr̥dī (locatif) et h̥rdi de l'autre ont souvent pour toile de fond un épisode de la mythologie d'Indra (8). Or, le "coeur" du dieu joue un rôle dans un acte rituel du culte : la libation de soma. Pour les prêtres des temps védiques l'offrande de la liqueur magique revêt une signification mythique. En effet, Indra apparaît lui-même, dans les croyances, comme un grand buveur de soma; cette boisson (parfois personnifiée) pénètre et séjourne dans le coeur de la divinité. Une pareille représentation sous-tend l'injonction de RV 3, 42, 8 : "Je t'exhorte, Indra, à boire le soma dans ta demeure; qu'il se complaise dans ton coeur" (esā rārantu te hr̥dī). Au neuvième mandala, le "coeur" d'Indra reçoit par deux fois une épithète fort instructive. La même formule figure en 9, 70, 9 et en 9, 108, 16 : indrasya h̥rdi samadhānam ā viśa "entre dans le coeur d'Indra où est déposé le soma !". Le composé soma-dhāna-

présente au second terme un dérivé de dhā- "poser, déposer". Sous la forme d'une expression nominale de caractère synthétique le poète transpose la construction verbale hrđí sómam dhā- "déverser le soma dans le coeur (d'Indra)". On saisit donc le verbe dhā- dans un emploi technique du plus haut intérêt. A défaut d'un "hrđ dhā- "placer son coeur", la langue du rituel connaît hrđí dhā- et hrđaye dhā- "placer, installer dans le coeur". La formule trouve des applications en dehors même du groupe des hymnes à Indra. Dans une adresse au couple divin Mitra-Varuna, le poète met en garde le mauvais sacrificateur (1, 122, 9) : "L'homme malhonnête qui dans sa perfidie vous prépare le soma comme de l'eau, Mitra et Varuna, celui-là s'attire lui-même le dépérissement au fond du coeur" (svayám sá yáksmam hrđaye ní dhatte). Comparer 6, 9, 6 (à Agni) idám jyótir hrđaya áhitam yát "cette lumière qui est installée dans le coeur"; 9, 73, 8 pavítrā hrđy ántár ā dadhe "il s'est aménagé des filtres dans le coeur"; 10, 84, 7 (à Manyu) bhíyam dádhānā hrđayeṣu "établissant la crainte dans leur coeur".

A la lumière des matériaux du Rigveda, le comportement de hrđí (hārdí, hrđaye) et de dhā- présente avec le statut de śrad-dhā- des affinités significatives. Comme hrđí (hārdí) désigne couramment le coeur d'Indra, de même śrad-dhā- exprime un acte de dévotion généralement au bénéfice d'Indra. Bien plus, la réalité culturelle en cause dans plusieurs contextes de hrđí (hārdí), à savoir la libation de soma, joue également un rôle dans les associations de śrad-dhā-. L'auteur de 1, 108, 6 (à Indra et Agni), par exemple, met en relation la śrad-dhā- et la consommation du soma : tām satyām śraddhām abhy ā hí yātām áthā sómasya pibatam sūtāsya "venez en réponse à cette vraie (ou juste) confiance, buvez du soma pressé !" (G. Dumézil, oc. 328). De même, en 6, 26, 6, le dieu Indra tire joie et force magique de la śrad-dhā- et du soma : tvām śraddhābhir mandasānāḥ sómair dabhítaye cúmurim indra sisvap "toi, Indra, réjouis par les témoignages de confiance et les gorgées de soma, tu as pour Dabhīti endormi Čumuri". Dans les deux passages, la liaison étroite entre śrad-dhā- et sóma- dénonce le caractère particulier de la "foi" dans le culte d'Indra. L'attitude confiante du croyant est inséparable de l'accomplissement du sacrifice, et en particulier de la libation de soma. L'importance des opérations rituelles dans cette forme de religion fournit, à côté des indices formels, un argument en faveur de l'interprétation de śrad-dhā- comme l'équivalent archaïque d'une construction du type (indrasya) hrđí (sómam) dhā-. A partir du sens propre, le développement de la notion de "croyance, confiance" reflète les conceptions védiques sur l'adora-

tion des dieux : Procurer le soma à Indra, c'est en même temps faire acte de foi.

Notes

1. Pour des faits homériques comparables, voir E. Schwyzer, Gr. Gr. I, 644.
2. M. Mayrhofer débat la question dans *Bibl. Orient.* 13, 1956, 112.
3. Par une reconstruction sémantique, E. Benveniste définit le *yous indo-européen "l'état de régularité, de normalité qui est requis par des règles rituelles" (*Le vocabulaire des institutions indo-européennes.* 2, Paris 1969, 113). Voir aussi G. Dumézil, *RHR* 134, 1947-1948, 95-112.
4. Les contre-exemples du type skr. addhi "mange" et viddhi "sache" s'expliquent par des réfections analogiques (voir A. Thumb, *Handbuch des Sanskrit.* I, Heidelberg 1905, 108-109).
5. En théorie, *drāzdā- n'interdit pas l'hypothèse de développements parallèles et indépendants : Dans le rameau occidental, *srazdā- passerait à *ṽrazdā-, puis, par assimilation, à *śrazdā- et *drāzdā-. Le dialecte oriental conserverait l'articulation sifflante dans zraz-dā- < *sraz-dā-. Mais l'explication n'a pas beaucoup de vraisemblance faute d'exemples similaires du phénomène s-z > d-z et s-z > z-z à l'époque historique du vieux-perse et de l'aveistique.
6. Les manifestations de cette "croyance" ou de cette "foi", dans le Rigveda, font l'objet d'examens pénétrants, mais non absolument concordants, chez G. Dumézil, o.c. 324-329 et chez E. Benveniste, o.c. 1, 174-177.
7. Le neutre hr̥d- n'a pas de nominatif-accusatif dans le Rigveda; cette fonction casuelle ressortit à l'emploi des doublets hārdi et hr̥dayam.
8. "La śraddhā s'adresse particulièrement à Indra, dieu national, héros dont les exploits remplissent le Rig Veda" (E. Benveniste, o.c. 1, 174).